

Francophonies d'Amérique



Maggie Siggins, *Marie-Anne : la vie extraordinaire de la grand-mère de Louis Riel*, traduit de l'anglais par Florence Buathier, Québec, Éditions du Septentrion, 2011, 288 p. (Édition originale : *Marie-Anne: The Extraordinary Life of Louis Riel's Grandmother*, Toronto, McClelland & Stewart, 2008.)

Lise Gaboury-Diallo

Les journaux des communautés francophones minoritaires en Amérique du Nord

Numéro 35, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026413ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026413ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaboury-Diallo, L. (2013). Compte rendu de [Maggie Siggins, *Marie-Anne : la vie extraordinaire de la grand-mère de Louis Riel*, traduit de l'anglais par Florence Buathier, Québec, Éditions du Septentrion, 2011, 288 p. (Édition originale : *Marie-Anne: The Extraordinary Life of Louis Riel's Grandmother*, Toronto, McClelland & Stewart, 2008.)]. *Francophonies d'Amérique*, (35), 164-167. <https://doi.org/10.7202/1026413ar>

parfum de la démarche de l'auteur. Cela aurait été souhaitable dans la mesure où certaines indications soulèvent des questions. Par exemple, on retrouve dans la liste des emprunts du français à l'anglais des « faux anglicismes », c'est-à-dire des mots à l'apparence anglaise qui ne sont pas attestés dans cette langue, comme *brushing*, *lifting* ou *recordman*. Autre exemple : on se demande pourquoi l'auteur fait remonter *cheval* au gaulois (par l'intermédiaire du latin), alors que le *Robert historique* indique que l'origine du mot est obscure – on avance une origine gauloise ou balkanique, ou encore un nom ethnique – et que le site de l'ATILF (*Analyse et traitement informatique de la langue française*) ne mentionne pas le gaulois.

Comme il n'y a pas d'index, la seule manière d'accéder à un mot est de consulter le chapitre sous lequel il est susceptible de se trouver – et il faut donc déjà en connaître la langue d'origine. Un index aurait été particulièrement utile dans le cas des listes de mots qui ne figurent dans aucun titre ou sous-titre.

Si l'approche par anecdote adoptée par l'auteur se défend, surtout pour un ouvrage à vocation non scientifique, elle permet surtout un survol des étymologies obscures et de certains cas étonnants plutôt qu'une réelle histoire de la langue française à travers ses mots. L'ouvrage offre certes un aperçu des différentes langues et des divers procédés auxquels s'abreuve la langue française pour s'enrichir tout au long de son histoire, mais l'accent est ici mis sur l'exception. Cet ouvrage n'en satisfera pas moins les amoureux de la langue française, friands d'histoires de mots « solites » et insolites.

Mireille Elchacar
Université de Sherbrooke

Maggie Siggins, *Marie-Anne : la vie extraordinaire de la grand-mère de Louis Riel*, traduit de l'anglais par Florence Buathier, Québec, Éditions du Septentrion, 2011, 288 p. (Édition originale : *Marie-Anne: The Extraordinary Life of Louis Riel's Grandmother*, Toronto, McClelland & Stewart, 2008.)

Dans l'introduction de *Marie-Anne : la vie extraordinaire de la grand-mère de Louis Riel*, Maggie Siggins explique comment elle a découvert un filon très riche à exploiter en s'intéressant pendant de longues années à l'histoire de Louis Riel. Après un prologue amusant où nous lisons une lettre

que Marie-Anne Gaboury adresse à son petit-fils – une correspondance, sans doute fictive¹ –, l’auteure relate les épisodes de la vie de la première femme blanche à venir s’installer dans l’Ouest canadien. En intégrant à la fois l’explication et la résonance historiques à son récit, Siggins présente la vie d’un témoin privilégié du passé de l’Ouest canadien.

Divisé en trois parties² – « Le Voyage » (chapitres I à VI), « Les forts des Prairies » (chapitres VII à X) et « L’installation » (chapitres XI à XV) –, l’ouvrage de Siggins débute par la présentation d’une jeune fille pieuse, « élevée dans la soumission, la retenue et l’habitude » (p. 15), née à Rivière-du-Loup (aujourd’hui Louiseville), au Québec, en 1780, et qui se distinguait à la fois par sa beauté et son intelligence (p. 22 et 23). Pourtant, malgré ces atouts, elle est restée célibataire jusqu’à l’âge de 26 ans. C’est alors qu’elle rencontre le fier Jean-Baptiste Lagimodière³ et décide de l’épouser en 1807. Le jeune homme avait l’intention, une fois marié, de s’installer comme fermier au Québec. Toutefois, comme le précise l’auteure, « [t]outes les sources⁴ se recourent pour dire [...] qu’il avait été rapidement contrecarré dans ses desseins par un grave manque de terres » (p. 32). Marie-Anne décidera alors de suivre son mari qui ne peut résister à l’attrait d’une vie d’homme libre. Ainsi commencent les aventures de Marie-Anne Gaboury.

Cette première partie, très descriptive, foisonne de détails historiques, géographiques et socioculturels. Nous suivons Marie-Anne dans ses périple, découvrant comme elle, l’étendue d’un vaste pays où l’attendent de nombreuses épreuves. Outre les allusions aux péripéties liées à un voyage difficile, souvent dangereux, Siggins évoque les conditions de vie rudimentaires du groupe. Elle relate aussi comment, peu à peu, Marie-Anne s’adapte suite à son contact avec « ses premiers Indiens, des Ojibwés du Nord » (p. 55). « Ce fut le commencement de son “indianisation”, une transformation qui la rendait sans aucun doute mal à l’aise » (p. 58).

¹ N’étant pas historienne, j’aurais bien aimé savoir si le prologue est tiré d’une source première ou s’il relève tout simplement de l’imagination de l’auteure.

² De plus, trois cartes (p. 14, 116 et 180) permettent de nous situer dans la géographie de l’Ouest canadien. Signalons également que cet ouvrage inclut 16 pages de notes et 10 pages de bibliographie.

³ Siggins retrace brièvement la généalogie de la famille de ce jeune coureur des bois.

⁴ L’auteure affirme simplement que « toutes les sources se recourent... » (p. 32), sans pour autant préciser quelles sont toutes ces sources.

Que l'auteure ait jugé nécessaire de rajouter ce commentaire laissera sans doute perplexes tous ceux qui avaient oublié qu'il ne s'agit pas ici d'une biographie. En effet, Siggins précise qu'elle va « essayer de recréer » à partir de sources historiques la vie de sa protagoniste (p. 10). Nonobstant ce désir de rester fidèle aux sources, Siggins fait preuve d'une grande inventivité⁵, et il faut reconnaître qu'elle nous offre souvent des scènes très savoureuses, comme celle, par exemple, où Marie-Anne apprend que son mari s'était marié « à la façon du pays » et avait même eu des enfants avec sa femme autochtone (p. 96 et 97).

Dans la deuxième partie, nous apprenons qu'en 1808 la famille Lagimodière quitte le fort Pembina où elle s'était installée pour se diriger vers le fort Edmonton. Jusqu'ici Siggins suit l'axe chronologique des événements, mais avant de narrer le voyage de plus de mille cinq cents kilomètres qu'effectueront les Lagimodière, elle se permet quelques digressions⁶ et effectue certains retours en arrière⁷. Sans doute, l'auteure cherche-t-elle à bien situer son lecteur et à lui expliquer le contexte de la création de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de sa rivale, la Compagnie du Nord-Ouest. Bien que ces faits ne soient pas inintéressants, on a quand même l'impression de perdre un peu Marie-Anne de vue dans un texte devenu très touffu. À la fin de cette partie, le lecteur sera peut-être soulagé d'apprendre que la famille souhaite une vie plus sédentaire. En effet, elle envisage de rejoindre une colonie d'immigrants venus s'établir au confluent des rivières Rouge et Assiniboine.

Mais la troisième partie sera, elle aussi, bien remplie de faits hauts en couleur : les exploits de Lord Selkirk, le travail ardu des premiers colons, la sécheresse, la maladie, la faim, le froid, etc. Bref, cette « installation » se révèle aussi difficile que toutes les autres épreuves qu'a connues Marie-Anne Gaboury. À la fin, Lagimodière, qui a toujours été un loyal et fidèle serviteur de Lord Selkirk, bénéficiera de ses largesses. En 1817, Selkirk lui octroie une terre, située entre les rivières Rouge et Seine, près

⁵ Siggins mentionne dans son introduction qu'elle prévoyait écrire la biographie de Marie-Anne Gaboury, mais que « la tâche [lui] semblait difficile car on ne trouvait que peu de documents et de lettres sur sa vie » (p. 10).

⁶ Nous apprenons plusieurs détails sur les Premières Nations, en particulier dans les chapitres VIII et IX.

⁷ Par exemple, une analepse au chapitre VII nous ramène brièvement à l'époque des premiers explorateurs Radisson et Des Groseillers.

de la cathédrale de Saint-Boniface... Suit un court épilogue où nous apprenons que Marie-Anne Gaboury, qui devint veuve en 1850, vécut jusqu'en 1878, assez longtemps pour « voir le triomphe de son petit-fils », Louis Riel (p. 258).

Plusieurs ouvrages ont servi de source d'inspiration à l'auteure, notamment les travaux du père Georges Dugast. En suivant fidèlement les quelques éléments notés par ce prêtre missionnaire, Siggins réussit à étoffer les faits qu'avait retenus ce dernier dans son petit fascicule de 35 pages. Or, si elle nous en propose effectivement une expansion importante (300 pages), on serait en droit de s'attendre à plus de détails sur la vie de la protagoniste. Mais, en définitive, les faits décrits sont plutôt liés à la vie des coureurs des bois et des pionniers venus dans le Nord-Ouest. Siggins cherche à insuffler une certaine agentivité à son héroïne et, surtout, à la départir de l'image proposée par Dugast d'une femme « entièrement soumise et obéissante, prude et d'une extrême ferveur religieuse » (p. 10). Mais de la même façon que Dugast décrit Marie-Anne Gaboury selon un éclairage très personnel, Siggins nous en offre un portrait tout aussi subjectif. Parce que cette femme avait suivi son mari dans l'Ouest, l'auteure en conclut qu'elle devait *a priori* être « forte, courageuse et même téméraire » (p. 15). Toutefois, on est en droit de se demander à quoi Marie-Anne Gaboury pensait lorsqu'elle a pris la décision de suivre Jean-Baptiste Lagimodière dans l'Ouest. Avait-elle accepté de l'accompagner un peu naïvement, convaincue que son amour la soutiendrait par monts et par vaux? Ou est-elle partie sereine et confiante que Dieu la guiderait et la protégerait?

En fin de compte, nul ne saura vraiment si Marie-Anne Gaboury savait exactement dans quelle aventure elle s'embarquait quand elle quitta sa province natale, ni si elle avait conscience du rôle important qu'elle aurait à jouer en tant que première femme blanche dans l'Ouest et future grand-mère de Louis Riel. Et peu importe, car les faits livrés dans cet ouvrage, fort bien documenté et à saveur épique, n'en demeurent pas moins fascinants. Cette grande et riche fresque, signée de la plume de Siggins, permettra aux lecteurs de découvrir un pan de l'histoire des femmes du Canada dont on ne parle malheureusement que trop peu souvent.

Lise Gaboury-Diallo
Université de Saint-Boniface